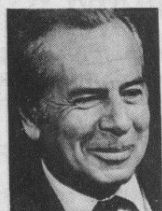


Les jeunes sor



L'ÉDITORIAL
DE JEAN DANIEL

L'avant-garde en crise

Mais non, on le sait, ce ne sont évidemment pas les jeunes qui sont « cons », si j'ose m'exprimer ainsi. Ce sont évidemment les adultes lorsqu'ils accordent à la jeunesse tous les vices — ou toutes les vertus ! « Je me demande, écrit Federico Fellini, ce qui a bien pu se passer, à un moment donné, quelle espèce de maléfice a pu frapper notre génération pour que, soudainement, on ait commencé à regarder les jeunes comme les messagers de je ne sais quelle vérité absolue. Les Jeunes, les jeunes, les jeunes ! On eût dit qu'ils venaient d'arriver dans leurs navires spatiaux. Seul un délire collectif peut nous avoir fait considérer comme des maîtres dépositaires de toutes les vérités des garçons de 15 ans. »

C'est Alain Finkielkraut qui remet à l'ordre du jour cette citation qui nous avait tant frappés à l'époque (1). Il la reproduit en conclusion — peut-être artificielle — d'un stimulant essai sur la défaite de la pensée (2). Aux yeux de l'auteur, cette observation fellinienne résume la révolution culturelle de l'époque postmoderne où « ce ne sont plus les adolescents qui, pour échapper au monde, se réfugient dans leur identité collective, c'est le monde qui court éperdument après l'adolescent ».

On comprend bien à qui en a le jeune philosophe et on devine qu'il réclame le droit de dénoncer les écarts de M. Pandraud sans pour autant se vautrer aux pieds des « jeunes ». Avouerai-je que j'ai toujours été bon public pour ce type de discours ? Je me souviens qu'au temps de mon adolescence on jugeait très sévèrement les adultes qui prétendaient « se pencher » sur nos problèmes, sur notre avenir, qui disaient que nous étions le sel de la terre parce que nous avions le visage de la promesse, etc. Au point que, dans notre groupe, un homme qui ne manquait pas de prestige — puisque c'était Jules Romains, non seulement le père de Jallez et de Jerphanion mais aussi des « Copains » — s'était soudain lui-même déboulonné à nos yeux, était tombé de son piédestal par le seul fait qu'il avait cru pouvoir écrire une « Lettre ouverte aux jeunes gens, mes pairs ».

Mais il est bien évident que si les mouvements qui agitent la jeunesse, et plus précisément désormais l'adolescence, sont objets de préoccupation si aiguë, c'est que non contents

de révéler l'existence d'un marché au sens économique ces mouvements se voudraient producteurs de culture. Curieuse simultanéité : Bernard-Henri Lévi se pose, lui aussi, la question de savoir si la fameuse culture-rock est destinée à tout niveler, tout banaliser et si le devoir de l'intellectuel consiste à dire que Renaud égale Rimbaud, et Goldman, Apollinaire (3). Questions familières à nos lecteurs qui se réjouiront, comme nous, de voir ces deux auteurs, le premier avec profondeur, le second avec éclat, prolonger une réflexion devenue ici obsessionnelle depuis Mai-68, et depuis la découverte et le baptême de la « bof génération ».

La contre-culture, création refuge de sociétés marginales qui veulent échapper au poids de l'histoire et aux contraintes de la société industrielle en privilégiant l'insolite et le spontané, constitue-t-elle une culture ? Quelle inspiration va-t-on chercher chez les jeunes ? Je propose cette réponse, négligée, semble-t-il, par les très nombreux experts : ce qu'on cherche chez les adolescents, c'est une avant-garde. Ce sont les signes annonciateurs des aubes nouvelles dans tous les domaines. Mais jadis, l'avant-garde se définissait par l'anticipation de la règle future, de cette règle qui allait devenir classique, c'est-à-dire dotée d'universalité et de durée. La culture impliquait un temps pour se penser, se manifester, se déployer. Aujourd'hui, les têtes chercheuses ne se soucient que de débusquer, chez les jeunes porteurs de signes, ce qui est destiné à surgir demain pour disparaître après-demain. Les spécialistes de la communication ont innové en faisant de la création un besoin et en analysant les besoins pour deviner la silhouette des futurs créateurs ou en provoquant leur apparition. On dit d'une mode — même très intellectuelle, même s'il s'agit d'une école de pensée économique ou philosophique — qu'elle va « marcher très fort à la rentrée ».

Ce parti pris d'abandon de la pérennité, cette résignation à l'éphémère conduisent tout droit à cette disparition des hiérarchies qui nous heurte parfois si vivement. Tout se vaut puisque rien ne dure. La seule vérité esthétique ou morale réside donc dans la nouveauté. Et qui pourraient être porteurs de nouveauté sinon ceux dont la crise même se définit par la rupture avec les souvenirs et avec les projets ?



Les adolescents sortent violemment du monde clos et protégé de l'enfance pour faire irruption dans une société d'adultes refusée. Cette crise, dans son désordre, sa confusion et son intensité, est réputée créatrice.

Une fois établi que le débat ne doit pas circonscrire aux adolescents mais à l'interprétation que des adultes croient devoir faire de leur « message », il faut tout de même bien noter que c'est grâce à la contre-culture qu'on pris conscience des dérives, des dangers et des drames auxquels conduisait la logique des sociétés industrielles. Cette logique pouvant aller jusqu'à compromettre le sens même de la démocratie. Et ceux dont on devine qu'ils ont bien envie de dire « ni Pandraud ni Lang » pour refuser à la fois le cynisme sur le plan moral et la confusion démagogique sur le plan culturel, on éprouve le besoin de les inciter eux-mêmes à ne pas tout confondre. Les ministres de la Culture, quels qu'ils soient, n'ont pas à se préoccuper de la création ni de la hiérarchie